P. Raniero Cantalamessa OFMCap

L’EUCHARISTIE, SOURCE ET SOMMET DE NOTRE VIE

Retraite de la Curie Générale – 30 novembre 2021

J’ai longtemps réfléchi à ce qui pourrait être le thème de cette retraite, afin qu’il soit simple, intéresse tout le monde, prêtres et frères laïcs. Et après avoir envisagé diverses hypothèses, je me suis décidé pour l’Eucharistie.

Elle est au centre de chaque temps liturgique, de l’avent pas moins que des autres temps. Elle est le mystère que nous célébrons chaque jour. Chaque petit progrès dans sa compréhension se traduit par un progrès dans la vie spirituelle et dans la vie communautaire et fraternelle. Elle est aussi, malheureusement, la chose la plus exposée, à cause de sa répétitivité, au risque de tomber dans la routine, à quelque chose qui va de soi. Saint Jean-Paul II, dans sa lettre *Ecclesia de Eucharistia,* écrite quelques semaines avant sa mort, dit que les chrétiens doivent redécouvrir et maintenir toujours vivant « la stupeur eucharistique ». Voici à quoi voudrait servir notre retraite : ne pas s’y habituer…

Je voudrais m’exprimer sur le thème : l’Eucharistie, source et sommet de la vie chrétienne et religieuse, en consacrant cette première méditation au cœur de la messe qui est la consécration, et celle de cet après-midi à la communion. (De la liturgie de la Parole, qui fait aussi partie intégrante de la messe, je dirai quelque chose au moment de l’homélie.)

L’expression « source et sommet de la vie chrétienne » vient du Concile. La Constitution *Lumen Gentium* de Vatican II, parlant du « sacerdoce commun » de tous les fidèles, écrit :

« les fidèles, de par le sacerdoce royal qui est le leur, concourent à l’offrande de l’Eucharistie... Participant au sacrifice eucharistique, source et sommet de toute la vie chrétienne, ils offrent à Dieu la victime divine et s’offrent eux-mêmes avec elle ; ainsi, tant par l’oblation que par la sainte communion, tous, non pas indifféremment mais chacun à sa manière, prennent leur part originale dans l’action liturgique » *(Lumen gentium,* 10-11).

L’Eucharistie est donc l’acte de tout le Peuple de Dieu, non seulement dans le sens passif, c’est-à-dire au bénéfice de tous, mais aussi activement, dans le sens où elle est réalisée avec la participation de tous. Le fondement biblique le plus clair de cette doctrine se trouve en Romains 12,1 :

« Je vous exhorte donc, frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps – votre personne tout entière –, en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c’est là, pour vous, la juste manière de lui rendre un culte ».

Et encore plus clairement en 1 Pierre 2,4-5 :

« Approchez-vous de lui : il est la pierre vivante rejetée par les hommes, mais choisie et précieuse devant Dieu. Vous aussi, comme pierres vivantes, entrez dans la construction de la demeure spirituelle, pour devenir le sacerdoce saint et présenter des sacrifices spirituels, agréables à Dieu, par Jésus-Christ ».

Il n’y a pas parmi nous ceux qui célèbrent la messe et ceux qui l’écoutent. Nous sommes tous des « célébrants » ! Ce sacerdoce royal n’oppose pas entre eux prêtres et laïcs, mais il les unit. De fait, les prêtres ordonnés y participent aussi en tant que baptisés et en tant que chrétiens ; c’est sur ce sacerdoce baptismal que se greffe leur sacerdoce ministériel. La doctrine du sacerdoce commun, bien comprise, loin d’opposer entre eux les prêtres et les laïcs au sein de l’Eglise, et loin d’apparaître comme une dangereuse « revendication » de la base, unit les deux ordres et les deux états par le lien le plus profond qui puisse se trouver.

\* \* \*

Pour comprendre notre rôle commun au moment de la consécration, il est d’une importance capitale de connaître la nature du sacrifice et du sacerdoce du Christ, car c’est d’eux que découle le sacerdoce chrétien, aussi bien baptismal que ministériel. La Lettre aux Hébreux explique en quoi consiste la nouveauté et la singularité du sacerdoce du Christ, non seulement par rapport à l’Ancien Testament, mais aussi par rapport à toute institution sacerdotale, même en dehors de la Bible. « Il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, en répandant, non pas le sang de boucs et de jeunes taureaux, mais son propre sang. De cette manière, il a obtenu une libération définitive » (He 9, 12).

Tout prêtre offre quelque chose d’extérieur à lui-même, mais le Christ s’est offert lui-même ; tout autre prêtre offre des victimes, mais le Christ s’est offert *en* victime ! Saint Augustin a résumé en quelques mots la nature de ce nouveau sacerdoce dans lequel le prêtre et la victime sont la même personne : « Ideo sacerdos quia sacrificium », prêtre parce que victime.[[1]](#footnote-1)

En se faisant lui-même victime de la violence, Jésus a démasqué et brisé le mécanisme du bouc émissaire qui sacralisait la violence. En Christ, c’est Dieu qui se fait victime. Ce ne sont plus les êtres humains qui offrent des sacrifices à Dieu pour l’apaiser et se le rendre favorable ; c’est Dieu qui se sacrifie Lui-même pour l’humanité, livrant à la mort pour nous son Fils unique (cf. Jn 3, 16). Jésus n’est pas venu avec le sang d’un autre, mais avec son propre sang ; il n’a pas mis ses péchés sur les épaules des autres – animaux ou créatures humaines – mais il a mis les péchés des autres sur ses propres épaules : « Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois » (1 P 2, 24).

Tout cela signifie qu’à la messe, nous devons être en même temps prêtres et victimes. A la lumière de ce que nous venons de dire, réfléchissons aux paroles de la consécration : « PRENEZ, MANGEZ : CECI EST MON CORPS LIVRé POUR VOUS ».

Je voudrais raconter, à cet égard, ma petite expérience, c’est-à-dire comment j’en suis venu à découvrir la portée existentielle et personnelle de la consécration eucharistique. Voici comment je vivais le moment de consécration au cours de la sainte Messe, dans les premières années de mon sacerdoce : je fermais les yeux, je baissais la tête, j’essayais de me soustraire à tout ce qui m’entourait pour m’identifier à Jésus qui, au Cénacle, prononçait pour la première fois ces paroles : « Prenez, mangez... ». La liturgie elle-même inculquait cette attitude, faisant prononcer les paroles de consécration à voix basse et en latin, penchées sur les saintes espèces.

Puis il y a eu la réforme liturgique de Vatican II. La messe a commencé à être célébrée en regardant l’assemblée ; non plus en latin, mais dans la langue du peuple. Cela m’a aidé à comprendre que mon attitude, en soi, n’exprimait pas tout le sens de ma participation à la consécration. Ce Jésus du Cénacle n’existe plus ! C’est le Christ ressuscité qui existe à présent : le Christ, pour être exact, qui était mort, mais qui vit maintenant pour toujours (cf. Ap 1, 18). Mais ce Jésus est le « Christ total », Tête et Corps inséparablement unis. Par conséquent, si c’est ce Christ total qui prononce les paroles de consécration, je les prononce moi aussi avec lui. Je les prononce, certes, « in persona Christi », au nom du Christ, mais aussi « à la première personne », c’est-à-dire en mon nom.

Depuis le jour où j’ai compris cela, parfois je ne ferme pas les yeux au moment de la consécration, mais je regarde les frères qui sont devant moi, ou, si je célèbre seul, je pense à ceux que je dois rencontrer dans la journée et à qui je dois consacrer mon temps, ou je pense même à toute l’Église et, en m’adressant à eux, je dis comme Jésus : « Prenez, mangez-en tous : ceci est mon corps que je veux donner pour vous ... Prenez, buvez : ceci est mon sang que je veux verser pour vous ».

Il n’est pas toujours possible ni opportun de penser à tout cela au moment de la consécration (cela détournerait l’attention du sujet principal qui est le Christ), mais il est important que telles soient les dispositions habituelles, à renouveler de temps à autre lors de la préparation de la messe.

Il faut encore préciser une autre chose. Un laïc, homme ou femme, au moment de la consécration, peut-il se joindre au célébrant et s’approprier ces paroles de Jésus ? Une chose, nous l’avons vu, est certaine : le laïc lui aussi est appelé, à ce moment-là, à s’offrir avec le Christ ! C’est le moment par excellence où il exerce son sacerdoce royal. Peut-il le faire en utilisant les mêmes mots que ceux utilisés par le Christ : « Prenez, mangez, ceci est mon corps ? » Je pense que rien ne s’y oppose. Ne faisons-nous pas la même chose lorsque, pour exprimer notre abandon à la volonté de Dieu, nous employons les paroles de Jésus sur la croix : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit », ou quand, dans nos épreuves, nous répétons : « Que cette coupe passe loin de moi », ou d’autres paroles du Sauveur ?

Le laïc catholique sait bien que ces paroles, prononcées par lui ou par elle, n’ont pas le pouvoir de rendre le corps et le sang du Christ présents sur l’autel. Il n’agit pas, en ce moment, *in persona Christi ;* il ne représente pas le Christ, comme le fait le prêtre ordonné, mais s’unit seulement au Christ. Par conséquent, il ne dira pas les paroles de consécration à haute voix, comme le prêtre, mais en silence, dans son cœur. Ici aussi, pas nécessairement au moment même de la consécration, mais en préparation ou en action de grâce, ou dans d’autres moments de prière. Ces limites étant sauves, il est beau de faire nôtres les paroles du Christ. Employer les mêmes mots nous aide à avoir également « les mêmes sentiments » que Jésus.

\* \* \*

Plus tard, j’ai rencontré saint Augustin. Par certaines de ses paroles, il acheva de dissiper tous mes doutes sur cette vision de la consécration et me montra qu’elle appartient à la doctrine la plus saine de la tradition, même si elle est aujourd’hui quelque peu oubliée.

Toute la ville rachetée, c’est-à-dire l’assemblée commune des saints, est offerte à Dieu comme un sacrifice universel par la médiation du grand prêtre qui, dans la passion, s’est offert lui-même pour nous sous la forme d’un serviteur, afin que nous devenions le corps d’un si grand Chef. L’Église célèbre ce mystère dans le sacrement de l’autel bien connu des fidèles ; il y est manifeste que dans ce qu’elle offre, c’est elle-même qui *s’offre (in ea re quam offert, ipsa offertur) »*[[2]](#footnote-2)*.*

C’est la doctrine qui est reprise dans le texte de Vatican II cité au début. L’instruction de la Sacrée Congrégation des Rites *Eucharisticum mysterium* l’explique comme suit :

« La célébration eucharistique qui s’accomplit à la Messe n’est pas seulement l’acte du Christ, mais aussi l’acte de l’Eglise... l’Eglise, épouse et servante du Christ, en accomplissant avec lui l’office de prêtre et de victime, elle l’offre au Père et en même temps elle s’offre tout entière avec lui »[[3]](#footnote-3).

Il y a deux corps du Christ sur l’autel : il y a son corps réel (son corps « né de la Vierge Marie », mort, ressuscité et monté au ciel) et il y a son corps mystique qui est l’Église. Eh bien, sur l’autel, son corps réel est réellement présent et son corps mystique est présent mystiquement, où « mystiquement » signifie : en vertu de son indissoluble union avec la Tête. Aucune confusion entre les deux présences, qui sont distinctes mais inséparables.

L’offrande de nous-mêmes et de l’Église, sans celle de Jésus, ne serait rien ; elle ne serait ni sainte ni agréable à Dieu, parce que nous ne sommes que des créatures pécheresses. Mais l’offrande de Jésus sans celle de l’Église, qui est son corps, ne serait pas suffisante pour *recevoir* le salut, même si elle serait suffisante pour *procurer* le salut ! C’est en ce sens que l’Église peut dire, avec saint Paul : « Je complète dans ma chair ce qui manque à la passion du Christ » (cf. Col 1, 24).

Puisqu’il y a deux « offrandes » et deux « dons » sur l’autel – celui qui doit devenir le corps et le sang du Christ (le pain et le vin) et celui qui doit devenir le corps mystique du Christ – il y a aussi deux « épiclèse » dans la messe, c’est-à-dire deux invocations de l’Esprit Saint. Dans la première, il est dit : « Seigneur, nous te prions : sanctifie ces offrandes en répandant sur elles ton Esprit ; qu’elles deviennent pour nous le Corps et le Sang de Jésus, le Christ, notre Seigneur »; dans la seconde, qui est récitée après la consécration, il est dit : « Humblement, nous te demandons qu’en ayant pas au Corps et au Sang du Christ, nous soyons rassemblés par l’Esprit Saint en un seul corps », ou encore « que l’Esprit Saint fasse de nous une éternelle offrande à ta gloire »[[4]](#footnote-4).

C’est ainsi que l’Eucharistie fait l’Église : l’Eucharistie fait l’Église en faisant de l’Église une Eucharistie ! L’Eucharistie n’est pas seulement, de manière générique, la source ou la cause de la sainteté de l’Église ; elle en est aussi la « forme », c’est-à-dire le modèle. La sainteté du chrétien doit être mise en œuvre elle aussi selon la « forme » de l’Eucharistie ; elle doit être une sainteté eucharistique. Le chrétien ne peut pas se limiter à célébrer l’Eucharistie, il doit être Eucharistie avec Jésus.

\* \* \*

Maintenant, nous pouvons tirer les conséquences pratiques de cette doctrine pour notre vie quotidienne. Si dans la consécration, c’est aussi nous-mêmes qui, en nous tournant vers nos frères, disons : « Prenez, mangez : ceci est mon corps ; Prenez, buvez : ceci est mon sang », nous devons savoir ce que « corps » et « sang » signifient, pour savoir ce que nous offrons.

Qu’est-ce que Jésus avait l’intention de nous donner en disant, lors de la dernière Cène : « CECI EST MON *CORPS* » ? Le mot « corps » n’indique pas dans la Bible une composante, ou une partie de l’homme qui, unie aux autres composantes que sont l’âme et l’esprit, formerait l’homme complet. Dans le langage biblique, et donc dans celui de Jésus et de Paul, « corps » désigne l’homme tout entier, dans la mesure où il vit sa vie dans un corps, dans un état corporel et mortel. « Corps » indique donc toute la vie. En instituant l’Eucharistie, Jésus nous a fait le don de toute sa vie, du premier instant de l’Incarnation jusqu’au dernier moment, avec tout ce qui a concrètement rempli cette vie : silence, sueur, fatigue, prière, luttes, humiliations...

Ensuite Jésus dit : « CECI EST MON SANG ». Qu’ajoute-t-il avec le mot « sang » s’il nous a déjà donné toute sa vie dans son corps ? Il ajoute la mort ! Après nous avoir donné sa vie, il nous en donne aussi la partie la plus précieuse, qui est sa mort. Le terme « sang » dans la Bible n’indique pas non plus, en effet, une partie du corps, c’est-à-dire une partie d’une partie de l’homme ; il indique un événement : la mort. Si le sang est le siège de la vie (comme on le pensait alors), son effusion est le signe matériel de la mort. L’Eucharistie est le mystère du corps et du sang du Seigneur, c’est-à-dire de la vie et de la mort du Seigneur !

Maintenant, pour en revenir à nous, qu’offrons-nous, lorsque nous offrons notre corps et notre sang, avec Jésus, à la messe ? Nous offrons nous aussi ce que Jésus a offert : notre vie et notre mort. Avec le mot « corps », nous donnons tout ce qui constitue concrètement la vie que nous menons dans ce monde, ce que nous vivons : notre temps, notre santé, notre énergie, nos capacités, notre affection, peut-être même un sourire seulement. Le sourire est quelque chose que seul un esprit qui vit dans un corps peut faire et il a, parfois, une si grande valeur…

Avec le mot « sang », nous exprimons nous aussi l’offrande de notre mort. Pas nécessairement la mort définitive, le martyre pour le Christ ou pour nos frères. Tout ce qui en nous prépare et anticipe la mort appartient déjà à la mort : humiliations, échecs, maladies qui immobilisent, limitations dues à l’âge, à la santé, tout ce qui, en un mot, qui nous « mortifie ».

Tout cela exige cependant, qu’aussitôt que nous quittons la messe, nous nous mettions à l’œuvre pour réaliser ce que nous avons dit ; que nous nous efforcions vraiment, avec toutes nos limites, d’offrir à nos frères et sœurs notre « corps », c’est-à-dire notre temps, notre énergie et notre attention ; en un mot, notre vie. Sinon, tout cela resterait vaine parole, promesse non tenue.

Il faut donc qu’après avoir dit aux frères : « Prenez, mangez », nous nous laissions véritablement « manger » et que nous nous laissions manger avant tout par ceux qui ne le font pas avec tous les égards et la délicatesse que nous attendrions. Saint Ignace d’Antioche, se rendant à Rome pour y mourir martyr, écrivait : « Je suis le froment du Christ : que je sois donc moulu par la dent des bêtes, pour devenir un pain immaculé pour le Seigneur ». Chacun de nous, à bien y regarder, a autour de lui de ces dents acérées de bêtes sauvages prêtes à le moudre : ce sont les critiques, les contradictions, les oppositions cachées ou manifestes, les divergences de vues avec ceux qui nous entourent, la diversité des caractères. « Nous sommes, disait saint Augustin, des vases d’argile : il nous suffit de nous toucher pour nous faire mal »[[5]](#footnote-5).

Essayons d’imaginer ce qui se passerait si nous célébrions la messe avec cette participation personnelle, si nous disions vraiment à tout le monde, au moment de la consécration, certains à haute voix et d’autres en silence, selon le ministère de chacun : « Prenez, mangez ».

Nous pourrions nous représenter la situation de différentes catégories de personnes : prêtres, curés, religieuses, ouvriers, ménagères, jeunes gens, jeunes filles... Mais regardons plutôt notre propre situation : des personnes qui effectuent des tâches dans une curie ou dans n’importe quelle structure de gouvernement et d’administration... L’Eucharistie est la seule chose qui puisse distinguer ce type de travail de celui qui se réalise dans les administrations du monde. Notre travail est l’offrande de notre temps et de nos capacités (le « corps » !), il est service rendu à nos frères, ce qui représente la valeur évangélique par excellence.

Je résume par une sorte de parabole le sens et le but de cette première réflexion sur l’Eucharistie.

Dans une famille nombreuse, il y avait l’un des fils, le premier-né, qui aimait et admirait son Père de manière démesurée. Pour manifester son amour, il voulut lui offrir un cadeau précieux. Mais avant d’apporter ce présent à son père, il demanda à tous ses frères et sœurs de mettre leur signature sur ce cadeau. Celui-ci fut donc présenté au père comme le don de tous ses enfants, même si un seul en avait payé le prix.

Maintenant, passons de l’image à la réalité. Jésus est le fils premier-né qui aime et admire son Père sans aucune limite. Chaque jour, il veut lui offrir le cadeau le plus précieux qui soit, celui de sa propre vie. Mais avant de le lui offrir, il demande à tous ses frères et sœurs, que nous sommes, de mettre leur signature sur ce don afin qu’il soit reçu du Père céleste comme le don de toute sa famille… Même si un seul en a payé le prix, et quel prix !

C’est ce qui se passe à chaque messe ! Notre signature est symbolisée par les quelques gouttes d’eau qui, unies au vin, forment une seule boisson ; c’est aussi l’« Amen » solennel que l’assemblée prononce ou chante en conclusion de la doxologie finale. Nous devons seulement bien nous souvenir d’une chose : qui appose sa signature doit par la suite honorer sa signature et cela signifie que, en passant de la liturgie à la vie, nous devons nous efforcer de véritablement donner notre « corps » et verser notre « sang » pour nos frères.

1. S. Augustin, Confessions, X, 43. [↑](#footnote-ref-1)
2. S. Augustin, *De civitate Dei*, X, 6. [↑](#footnote-ref-2)
3. *Eucharisticum mysterium*, 3. [↑](#footnote-ref-3)
4. Prières eucharistiques II et III, nouvelle traduction 2021. [↑](#footnote-ref-4)
5. Ignace d’Antioche, Aux Romains, 4, 1. [↑](#footnote-ref-5)